

31/03/2011
Programme Video
Avril 2011

Mardi 5 avril à 17h, attention ! cette séance est reportée
Rencontre avec les artistes Igor et Svetlana Kopystiansky

Igor et Svetlana Kopystiansky travaillent dans différents media. Leur conférence insistera sur leur collaboration, qui interroge la perception du temps et du lieu. En intégrant le point de vue de la camera et le jeu sur le temps, ils créent un processus dialectique à travers lequel le spectateur s'engage dans un regard actif et crée du sens à partir des images en mouvement. Leur oeuvre est un texte esthétique hanté par une mémoire stimulée par les images trouvées, les enregistrements aléatoires d'objets déplacés par le vent sur les trottoirs, le mouvement des passants, ou la redécouverte de scènes de films célèbres.

Œuvres présentées : Incidents, 1996/7, Fiction Double, 2008, basé sur A bout de souffle, de Jean-Luc Godard, récemment entré dans la collection Film du MNAM Centre Pompidou, Yellow Sound, 2005, actuellement exposé au Smithsonian Museum of American Art

Les oeuvres d'Igor and Svetlana Kopystiansky ont été exposées depuis plus de vingt ans dans les musées du monde entier, elles ont été présentées lors d'expositions dans les musées comme le Musée d'art moderne de Saint Etienne, Metropolitan New York, Art Institute of Chicago, Kunsthalle Düsseldorf, Kunsthalle Fridericianum Kassel, Sprengel Museum Hannover, leurs films ont été présentés au Centre Pompidou (2009 and 2010) et ils ont participé à de nombreuses expositions internationales et biennales, parmi lesquelles : Venise (1988), Sydney (1992), Sao Paulo (1994), Istanbul (1995), Lyon (1997), Liverpool (1999), ainsi que Sculpture Projects, Münster (1997) and Documenta 11 (2002).

Elles figurent dans les collections du Centre Pompidou, MoMA, Whitney Museum of American Art, Metropolitan, Art Institute of Chicago, Smithsonian American Art Museum Washington, Tate Modern, London, Museum für Moderne Kunst Frankfurt am Main parmi d'autres.

Evènement

Mercredi 6 avril à 18h

Marie-José Mondzain, philosophe, présente Corumbiara, 2009, Vidéo nas Aldeias, Brésil, 117', 2009, un film réalisé par Vincent Carelli, documentariste franco-brésilien. En 2009, il mena à son terme une enquête sur un génocide perpétré par les fermiers blancs en 1985 et dont il retrouva les survivants et les témoins. Elle rendra compte du travail des ateliers vidéo que Vincent Carelli anime au cœur des tribus amazoniennes qui, grâce à lui, peuvent désormais réaliser leurs propres films.

Dans le cadre des voyages de la terre, voyage en Guyane coordonné pour les élèves par Patrice Alexandre, professeur à l'Ecole

« Corumbiara ». Ce film transmet le témoignage des trois protagonistes qui cherchent à faire comprendre et révéler au monde le génocide silencieux de leurs groupes indigènes. Collectés à chaud lors d'une visite sur les lieux où se sont produits les incidents, ces témoignages nous permettent de nous rendre compte de la situation dans laquelle se trouvent les survivants. Les images d'archives reviennent par flash-back sur les moments les plus cruciaux : scènes des premiers contacts, récits de ceux qui ont été impliqués dans cette affaire. Face à la triste évidence qu'un génocide a bien eu lieu au cours des trente dernières années, sans que nous ne réussissions à l'empêcher et sans que ne soient punis ceux qui en portent la responsabilité, la seule rédemption possible est de donner vie à ce film, afin que nous ayons au moins de quoi réfléchir sur ces événements (Les Etats généraux du film documentaire, Lussas, août 2010).

Cinéma documentaire

Mercredi 27 avril à 18h

Projection en présence de la réalisatrice du film *Dessine-moi une frontière*, 52', 2004, de Geneviève Wiels, journaliste RFO, réalisatrice également de *Les Hmongs de Guyane*, avec P.A. Saguez, 52', 2000; *Guérisseurs noirs d'Amazonie*, RFO / RMC, 52 min, 2002
Dans le cadre des voyages de la terre, voyage en Guyane coordonné pour les élèves par Patrice Alexandre, professeur à l'École

« Dessine-moi une frontière »

La guerre vient juste de s'achever lorsqu'un jeune géographe, Jean Hurault, arrive en mission, dans la forêt équatoriale guyanaise, pour l'Institut Géographique National. Il y reviendra de nombreuses fois cartographier les fleuves et poser des bornes-frontière. Au cours de ces missions, il rencontre les populations qui vivent dans la forêt : indiens et noirs-marrons. Il se passionne pour leur mode de vie, leur langue. Dès les premières missions, il emporte une caméra et filme. C'est l'histoire de cet homme discret, dont la vie professionnelle a été une passion, qui transparaît au travers des commentaires qu'il fait et des souvenirs qu'il évoque sur des images de la Guyane d'hier et aujourd'hui.

Synopsis. A 86 ans, Jean Hurault qui travaille depuis 30 ans à une thèse sur une population du nord du Cameroun, a accepté de regarder avec nous des images récentes de Guyane et parallèlement celles qu'il a filmées il y a plus de 50 ans, pour les commenter et évoquer ses souvenirs. Certaines des images de Jean Hurault, récemment restaurées, n'ont jamais été diffusées. Elles montrent comment se déplaçaient les géographes en mission sur les frontières, l'aide apportée par les Amérindiens, la vie des populations noires-marronnes. Nous retrouvons ses amis de longue date, ceux qui l'ont accompagné en mission, en particulier la mission de 1962 qui a consisté à installer les grosses bornes-frontière toujours en place aujourd'hui. Les dossiers de l'IGN révèlent les croquis, les notes, les cartes des premiers voyages, réalisés à une époque où il n'existait pas de photos aériennes. Jean Hurault nous explique comment les géographes ont choisi les rivières qui délimitaient la frontière. Il nous raconte les aventures de la pose des premières bornes côté Brésil, disparues en une année, mangées par les crues du fleuve, et comment il a fait la connaissance des indiens Oyampis, et des Emerillons. A cette époque il reçoit l'aide des Oyampis, de la région de Trois-Sauts, pour poursuivre ses relevés en pleine forêt. Tout le village, avec femmes et enfants, suit les géographes. Il écrit des articles à propos de l'état sanitaire catastrophique des populations amérindiennes françaises. En 1948, il quitte le bassin du fleuve Oyapock à l'est pour le bassin du Maroni à l'ouest. Toujours sans photos aériennes, avec une méthode qu'il a mise au point, il fait des relevés cartographiques du fleuve et des nombreux affluents. Il place les premières bornes sur la frontière avec l'ex-Guyane Hollandaise (le Surinam actuel). C'était le tout début de l'usage du moteur pour naviguer sur les fleuves de Guyane, il raconte l'extraordinaire dextérité des piroguiers « Saramaka ». Commence alors sa passion pour les populations noires-marronnes qu'il appelle « Africains de Guyane ». Sans empiéter sur son travail de géographe, il étudie les langues de ces descendants d'esclaves enfuis des plantations hollandaises (Boni, Aluku, Saramaka, Paramaka, Ndjuka). Il prend des notes sur le système social, la religion, l'art, et en raison de la qualité de ses travaux, il est détaché au service de la recherche scientifique de l'Outre mer de 1956 à 1959. C'est au cours de cette période qu'il filme dans l'île d'Assissi les funérailles d'une femme Boni. Jean Hurault ne se considère pas comme un scientifique aventurier malgré ses 57 missions, il dit s'être efforcé d'être un géographe généraliste, passionné autant de cartographie que de géologie ou d'ethno-histoire. Il déteste l'emphase, le sensationnel. Il aime la précision, le dessin qui accompagne l'information. Il a eu une attitude très moderne en filmant les missions géographiques dès 1946. Ses souvenirs forment le témoignage précieux d'un homme qui a vu les peuples de la forêt guyanaise changer très rapidement durant ces soixante dernières années, et qui s'en inquiète. D'autres ethnologues ont avancé depuis dans la compréhension de ces peuples, mais le travail de Jean Hurault reste un document essentiel.

